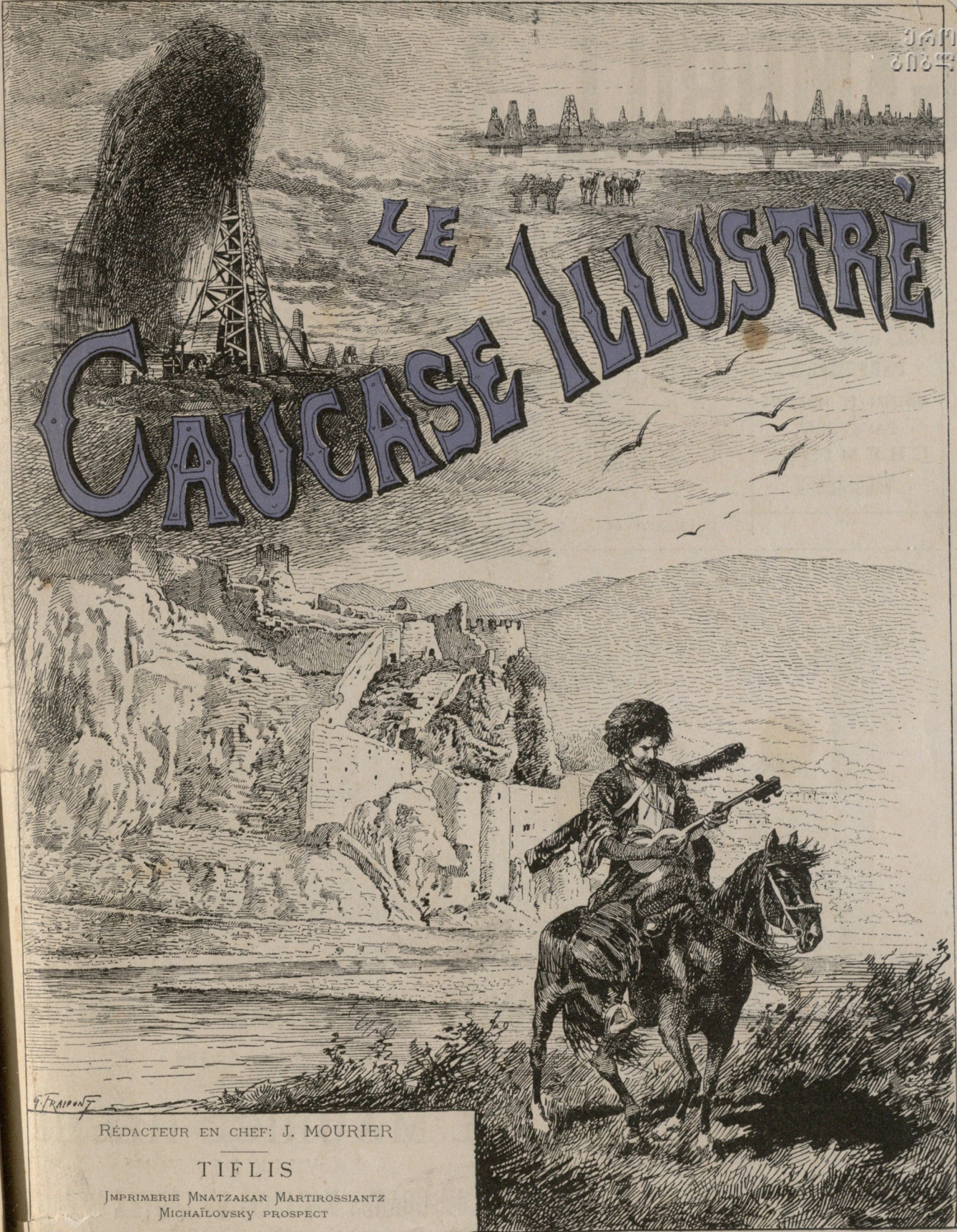


LE CAUCASE ILLUSTRÉ



G. RAIPONT

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

TIFLIS

IMPRIMERIE MNATZAKAN MARTIROSIANTZ
MICHAILOVSKY PROSPECT

Les manuscrits, dessins, photographies déposés ne sont pas rendus. Les droits de reproduction des gravures et de traduction des articles publiés par LE CAUCASE ILLUSTRÉ sont expressément réservés

MAGASIN ANGLAIS

GAMBRILL & WILLIAMS

28, Grande Morskaïa, 28

St-Petersbourg

CONFECTIONS
pour dames,
PRÊTES et SUR COMMANDE
PARFUMERIE
ANGLAISE ET FRANÇAISE
PAPETERIE
CHEMISES
TROUSSEAUX

TAILLEUR ANGLAIS
pour hommes et pour dames

ACCESSOIRES POUR LAWN-TENNIS

ÉTOFFES DE LAINE
châles
PLAIDS
MOUCHOIRS de POCHE
BONNETERIE
Gants anglais
LINGERIE

Catalogue et échantillons envoyés franco sur demande



GRANDS MAGASINS
DU

LOUVRE

les plus vastes du Monde

Paris



POUR LES COMMANDES A FAIRE AUX
GRANDS MAGASINS DU LOUVRE
DE PARIS

S'adresser à

M. MAURICE HESSE

„A LA VILLE DE LYON“

Seul représentant des GRANDS MAGASINS DU LOUVRE de Paris

22, Perspective Nevsky, 22

SAINT-PETERSBOURG

LE CAUCASE ILLUSTRÉ



RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 5

1899-1900



M-me la princesse **Marie Vakhtangovna Orbéliani**

Présidente de l'Ecole géorgienne des jeunes filles nobles

Vice-présidente de l'Ecole géorgienne des garçons nobles



6275



L'ERMITE

Légende * géorgienne, par le prince Ilia Tchavtchavadzé

„Souvent dans ce vallon je gardais mon troupeau, et je contemplais ces hauteurs en „pensant à ce que mon père m'avait raconté d'un moine qui habitait ce royaume de glace „et qui souffrait dans la solitude pour le salut de son âme. Cette histoire me surprenait „car je ne pouvais comprendre que cela plût à Dieu. Il ne peut être mécontent de ce „que l'homme aime la terre sur laquelle son Fils même est descendu! Je me disais: „Pourquoi Dieu a-t-il embelli tout ce qui nous environne si nous devons le considérer „comme une malédiction et tout quitter? Faudrait-il que j'abandonnasse tout, tout bien „terrestre; que je dise adieu à tous mes amis, à ma demeure paternelle? O Dieu, pardon- „nez-moi! ce serait une trop rude épreuve. Je ne pourrais anéantir aussi aisément mon „pauvre cœur.

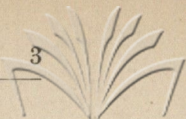
„Comment as-tu pu quitter le monde et ses joies, dont tu connais les douceurs? La „mort gouverne ici, mais il existe une vie gaie; ici habite la douleur, là-bas les délices „règnent. As-tu arraché tout lien de ton cœur broyé, et l'amour n'y demeure-t-il plus? „N'as-tu pas apporté de chagrin avec toi? L'ennui, les soucis ne troublent-ils jamais ton „repos? Et pendant tes moments de fatigue ne rêves-tu point de ta maison, ne languis- „tu pas après tes parents? N'y avait-il pas là-bas un cœur que faisait battre le tien, un „cœur qui t'aurait rendu heureux? Comment as-tu pu quitter l'amour?“...

— „Ecoute-moi, enfant! L'âme est plus chère que tout vain plaisir; c'est une prison- „nière de cette vie fugitive, et ses joies retardent son vol vers les hauteurs“— „Mais alors „tous ceux qui habitent le monde sont damnés? Devons-nous renoncer à l'espoir d'être „sauvés?“— „La route du salut est ouverte à quiconque veut la suivre; c'est le chemin de ma vie..... un chemin maudit!“

Un chemin maudit!—A peine l'ermite avait-il prononcé ces paroles, que son cœur fut saisi d'un frisson d'horreur. Ces paroles prouvaient un amer mécontentement: Comment la plainte trouvait-elle une part dans sa vie calme? Un chemin maudit! C'était le cri d'une âme qui souffrait et qui avait succombé sous le poids de la tristesse et de l'affliction; c'était comme un soupir sanglotant, un gémissement pleurant la joie et le bonheur éloignés!.... Qu'avait-il perdu? Ne devait-il pas être content de s'être retiré du monde et d'avoir repoussé toute pensée futile, ne savait-il pas que le jour de repos se lèverait pour son âme? Il était impossible qu'il jetât sur son passé un regard d'envie, quand du haut du trône de Dieu la douce immortalité invitait son âme. Que lui arrivait-il? Qu'est-ce qui l'avait tant ému? Il ne se pouvait pas qu'il déplorât son sort, et qu'il regrettât d'avoir tout donné à Celui qui crée tous les êtres.

Il n'ose s'avouer mécontent de Dieu qui n'abandonne jamais celui qui a confiance en lui. Dieu lui avait accordé sa grâce généreusement; que désirait-il de plus? Pourquoi s'affligeait-il? Hélas! Hélas! la grâce de Dieu était tout ce qu'il désirait. Mais alors d'où lui venaient ces paroles de profond désespoir?—Le moine, oppressé par la peur, regarda autour de la chambre, comme s'il s'attendait à y voir quelque ennemi aux aguets. Mais il n'y avait personne, sauf la jeune fille fatiguée qui sommeillait paisiblement près du feu dont les flammes jouaient gaîment sur le joli visage de la bergère. Elle était séduisante

* Voir le N^o 4 du „Caucase illustré“.



166 113 53 40
303 40 110 333

ainsi dormant, parée de tous les charmes de l'Amour. La Beauté semblait l'avoir combié de ses inappréciables trésors et avoir posé sur elle son empreinte.

Et lorsque l'ermite contempla cette enfant, les pensées orageuses qui agitaient son cœur se calmèrent. Une force secrète le ramenait toujours auprès d'elle, et malgré lui il était obligé de la regarder. Quelle puissance avait jeté un sort sur lui? Devait-il s'en réjouir ou craindre un sortilège? Ses yeux n'obéissaient plus à son esprit. Il essaya de les détourner du tableau qui s'offrait à eux, mais toujours ils y revenaient. Et il fixa longtemps la dormeuse!... Soudain un chaud rayon de tendresse se glissa dans son cœur froid. Le moine frissonna, et ce frisson lui fut agréable. De violents battements soulevèrent sa poitrine. L'Amour toucha de ses doigts divins les cordes de son cœur et fit entendre une douce mélodie. Comment nommer cette sensation? Était-ce un péché? Alors pourquoi ressemblait-il à l'immortalité, le but incessant de son âme?

Il fit un pas, ne sachant pas pourquoi. Calme et sereine la jeune fille dormait toujours. Des pensées agréables la poursuivaient dans ses songes, car un gai sourire jouait sur ses lèvres. Et ce sourire séducteur entraînait le saint homme à baiser cette bouche tentatrice. Personne n'aurait pu y résister; un ange lui-même y aurait succombé! Et le moine incline sa tête vers le gracieux visage... Mais, saisi par une prompte alarme, il recule! C'était la mort qui cherchait à l'attirer dans un piège trompeur, par les charmes de cette fillette. Serait-il vaincu? Non! Il était impossible que sa confiance eût perdu son ancienne puissance. Le désir de la sainteté qui remplissait son âme devait durer jusqu'à sa dernière heure. Il ne pouvait rejeter les dons de Dieu, le salut de son âme et la grâce divine pour les échanger contre les soucis accablants de la terre. Osait-il désirer les joies mondaines?

Mais qui est-ce qui lui dit d'un ton de reproche: „N'as-tu pas succombé à une faute fatale?“ Qui demande triomphalement à son cœur blessé: „N'es-tu par vaincu par mon premier assaut?“ D'où vient ce rire bruyant et moqueur? Quelle allégresse parvient à ses oreilles? Personne n'était dans sa cellule, et cependant il était impossible que ce rire fût l'effet de son imagination épeurée. Tremblant de terreur il se retourna. Il était seul. La jeune fille insouciant dormait toujours. Il se leva brusquement, et alarmé s'agenouille devant la Sainte-Vierge et prie. Hélas! N'y avait-il aucun secours? Même en regardant la Sainte-Mère, l'épouvante assaillit l'esprit de l'ermite. Rempli de reproches, il pria; ses prières jadis efficaces ne servent à rien contre ce rire méchant. Son âme supplie son cœur errant de se recueillir, mais tous ses efforts sont vains. Bien qu'agenouillé sous le regard protecteur de la Vierge, il ne peut ressaisir sa volonté rebelle.

Ses yeux suppliants sollicitent l'aide de la Madone, mais, ô malheur! son sourire gracieux ne rayonne plus sur lui; devant ses yeux se trouve de nouveau la bergère. Pourquoi la revoit-il? Est-elle de chair ou n'est-ce qu'un pâle fantôme? L'image de la Mère de Dieu avait-elle pris une forme humaine? Depuis sa chute, Dieu ne le jugeait-il plus digne de vénérer le saint visage de la Vierge? N'avait-il fait un miracle que pour ramener son serviteur égaré à la grâce divine? Il veut se signer; ses mains refusent de se mouvoir; il essaye de prier; sa langue est muette. Implorant un sourire de Dieu, il n'aperçoit que la maudite jeune fille. Et de nouveau le rire moqueur retentit dans la cellule, et une voix inconnue l'interpelle: „Eh bien! penses-tu résister encore?“—Le moine n'y tient plus; comme un fou il quitte sa cellule et fuit au dehors...

Le jour commençait à poindre; le matin s'annonçait clair et beau. Les nuages étaient dissipés et un léger zéphir soufflait sur la terre reposée; le calme régnait partout.



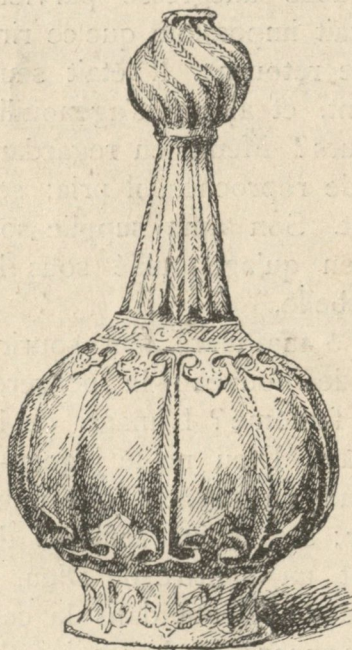
Mais qui erre parmi les rochers, les cheveux épars, tremblant de frayeur? Ce ne peut-être le moine!... C'est lui! Une pâleur mortelle est répandue sur son visage; Noyé au bord même du penchant; il regarde impatientement ce pic qui semble être sa dernière consolation. Il guette les premiers rayons de soleil; pourquoi l'astre tarde-t-il à se montrer? Pourquoi ce délai? Jusqu'à ce jour le temps ne lui était rien; pourquoi une seconde le consternait-elle à présent? Le soleil se leva enfin. Le moine retourna dans sa cellule, consolé par un nouvel espoir, car par sa fenêtre passait le brillant rayon formant une colonne d'or.

Son esprit se calma. Une fois encore il dirigea son regard timide vers la Vierge bénie, une fois encore la sainte image sourit au moine, le regardant avec complaisance pendant qu'il priait. O Dieu! la colère céleste est donc calmée! et des larmes de reconnaissance remplirent ses yeux. Il posa son bréviaire sur le rayon, mais hélas! pauvre pécheur, son livre tomba! La vue de l'ermite s'obscurcit; la peur gagna son cœur défaillant; il perdit tout espoir. Il poussa un cri perçant puis un gémissement douloureux, et tomba! Son âme s'envola dans le rayon lumineux!

Et là où les saints chantaient jadis leurs hymnes de reconnaissance et glorifiaient les œuvres miraculeuses de Dieu, là où chaque jour ils offraient des sacrifices de lamentation, de prière, de louange et d'amour, là, parmi les éboulements, les pierres cassées, le vent seul se promène et soupire! Et dans ce repaire solitaire, seul l'animal craintif, effrayé par le grondement du tonnerre, se réfugie en poussant des cris sauvages!

S. L.

L'Orfèvrerie au Caucase



Vases en argent repoussé et ciselé



ARMÉNIENS
ET
ARMÉNIENNES
D'AKHALTSIKA

Q. PEHAP



Les Arméniennes d'Akhaltzikh

L'époque précise de la fondation de cette ville est inconnue. On la voit mentionnée pour la première fois dans l'histoire sous le règne de la reine de Géorgie Thamar, au XII-ème siècle. Assiégée et prise par le général Paskévitch, pendant la guerre de 1828-1829, elle fut cédée définitivement à la Russie par le traité d'Andrinople ainsi que le pachalik auquel elle avait donné son nom. La forteresse domine toute la ville et offre de jolis points de vue.

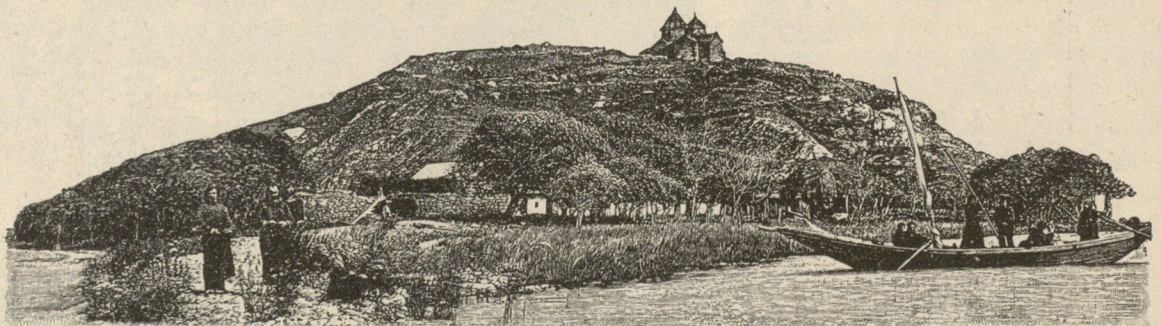
Comme presque toutes les Orientales, les Arméniennes d'Akhaltzikh ont de beaux yeux, de beaux cheveux, de belles dents; voilà ce qui les distingue. Quant à leur teint, il se flétrit en général avant l'âge, et le dos s'arrondit disgracieusement; ce qui s'explique par le train de vie sédentaire, et un éternel accroupissement à huis clos. Leur costume très élégant se compose: d'un cafetan de soie échanuré en carré sur la poitrine, avec des manches plates et étroites d'où sortent d'autres manches appartenant au gilet qui garnit l'échancrure de la robe; d'un grand tablier de drap rouge brodé d'or qui tombe jusqu'au bas de la robe; d'un fez en drap également rouge, orné d'un long gland, et garni

par devant d'un bourrelet-bandeau fait de petites fleurs au crochet et en soie de couleur; de chaque côté, le long des joues, pendent des rangs de perles au bout desquelles sont attachées une infinité de pièces de monnaie en or dont l'antiquité fait le prix; le front disparaît en partie sous plusieurs rangées de pièces semblables qui se continuent jusque sous le menton, et dont le ruissellement couvre aussi le cou et la poitrine. Quant aux cheveux, ils retombent en tresses sur le dos. Les jeunes filles ne portent pas le voile; mais les femmes mariées attachent sur leur fez une gaze brodée de paillettes d'or, presque toujours de couleur rouge, qui est la dominante du costume. Leur chaussures, des babouches en maroquin rouge et à pointes recourbées. L'Arménienne d'Akhaltzikh ne se montre pas le visage découvert en public. Comme la Turque, pour sortir elle met un grand manteau dont elle s'enveloppe de la tête aux pieds, et qu'elle nomme tchadri. Ce surtout est un tissu en gaze de laine blanche et diaphane à dessins, entourée d'une frange bleu foncé, qui laisse voir à souhait la richesse du costume et qui ne se fabrique qu'à Akhaltzikh.

Le monastère de Sévang

Sur une petite île du lac Gok-tchaï s'élève le monastère de Sévang, un des plus anciens de l'Arménie. Les bâtiments du couvent, un simple rez-de-chaussée, forment un trapèze couvert de chaume,

pauvre et délabré. Sur le point culminant de l'île se trouvent deux vieilles églises, souvent reconstruites; elles n'offrent aucun intérêt. Tout à côté les ruines du vieux couvent conservent encore quelques



Le monastère de Sévang -- Gravure de Privat

beaux chapiteaux en bois sculpté. Le monastère de Sévang fut très célèbre aux IX-ème et X-ème siècles, et ses supérieurs disputèrent souvent le pas aux Patriarches d'Edchmiadzine. Dans les premiers temps de la conquête arabe, Mérvan qui fut plus tard

calife, fit de l'île de Sévang son lieu de séjour, lorsqu'il administrait l'Arménie comme „Osdigan“ (742). Au farouche conquérant succédèrent les moines qui bâtirent leur couvent sur les ruines de sa forteresse.

CONTE ARMÉNIEN

En des temps très reculés, bien avant nous, dans un pays lointain, encore plus loin qu'au delà du mont Masis ¹, demeurait un roi.

Ce roi était très riche; son or et son argent étaient incalculables, son armée innombrable; il était maître de beaucoup de villes, mais il n'avait pas d'enfant; aussi toutes ses richesses n'avaient aucune valeur pour lui. Médecins, sorciers, docteurs furent appelés; prescriptions, médecines de toute sorte furent employées; rien ne réussit.

Le roi, voyant que les hommes ne pouvaient rien pour lui, mit son espoir dans la Providence. Il offrit des sacrifices, prodigua les riches aumônes aux pauvres, pria sept fois par jour, tomba à genoux et supplia Dieu, mais hélas! sans profit.

Un jour, il se promenait triste et abattu, dans l'un de ses jardins, lorsque tout d'un coup il aperçut un joli serpent qui, au milieu de ses petits, se chauffait au soleil. L'un des jeunes serpenteaux jouait en s'entortillant autour du cou de sa mère; un autre glissait sous son ventre, un troisième enfouait la tête dans sa gueule, un autre encore la flairait et la léchait.

Après avoir longuement contemplé cette scène, le roi, laissant échapper un grand soupir, s'écria: „Grande soit ta gloire, Dieu créateur! même dans le cœur d'un serpent tu as mis l'amour, pour qu'il puisse chérir et caresser ses petits; mais tu sais bien que je possède déjà l'amour que tu m'as donné! Pourquoi ne me donnes-tu pas au moins un petit serpent pour que je puisse l'aimer, le caresser et me consoler avec lui?“—Le hasard voulut que les portes du ciel fussent ouvertes en ce moment. Les paroles du roi pénétrèrent jusqu'aux oreilles de Dieu. A peine un an s'était-il écoulé après ce jour, que la femme du roi enfanta et mit au monde, quoi? un petit serpent! Dès que ce petit serpent fut né, il commença à grandir à chaque heure, et devint en quelques instants un dragon colossal et formidable. L'accouchée, l'accoucheuse et les assistants effrayés s'enfuirent, le laissant sur place. Le serpent, se voyant seul, commence à pleurer. Mais quelle clameur! Il crie et braille si fort que le palais entier du roi se met en confusion.

On ne voulait pas annoncer au roi que sa femme avait mis au monde un serpent; mais quand les cris du reptile arrivent jusqu'à ses oreilles, il s'informe d'où provient le bruit. Alors on se jette à ses pieds et on lui dit: „Vive le roi! Il faut t'avouer que la reine a enfanté un petit serpent qui s'est changé maintenant en un dragon et c'est lui qui crie et braille!“ Le roi se rappelle à l'instant son vœu et mord son doigt. „Hum! se dit-il. Dieu m'a donné ce que je lui ai demandé!“ Puis il interroge ses valets: „Quelle est la grandeur de ce dragon? Est-il aussi grand qu'un homme?“ On lui répond qu'il n'a pas encore la taille d'un homme, mais qu'il grandit tellement vite que bientôt il la dépassera. Le roi dit: „Eh bien! Que faire maintenant? Ce qui est là est là; c'est Dieu qui me l'a donné; serpent ou dragon, c'est mon enfant, il faut le garder et lui donner à manger pour qu'il ne meure pas!“

Les gens apportent des aliments et les jettent au serpent; mais il ne s'approche de rien, et crie sans cesse. Le roi fait alors venir tous les savants de son pays et leur demande: „Que faut-il donner à manger au serpent? Je ne veux pas qu'il meure de faim.“

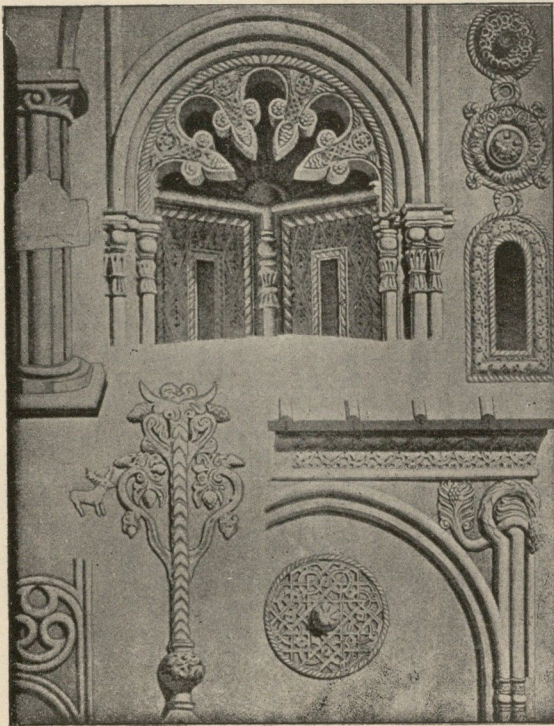
L'un d'eux, qui était le plus érudit, répond que le serpent ne mangera autre chose que des filles. „Essayez, ajoute-t-il, et vous verrez si j'ai dit la vérité!“ Le roi reprit: „Sur qui faut-il faire l'épreuve? Commençons d'abord par ta fille, puis nous demanderons celles des autres.“

Là-dessus les autres savants dirent: „Vive le roi! Il est vrai que vous avez jugé raisonnablement en décidant que la première fille qu'il fallait donner au dragon fût celle de celui qui a donné un tel avis; mais le résultat d'une pareille mesure tournera mal pour vous! Tous, nous sacrifierons nos filles et ne les épargnerons pas, mais lorsque viendra le tour du peuple de s'exécuter, les choses se passeront tout autrement. Quand les gens sauront qu'on veut donner leurs filles au dragon, ils se révolteront tous et vous détrôneront. Il vaut mieux expédier des émissaires en d'autres pays pour y enlever des filles et les amener ici.“

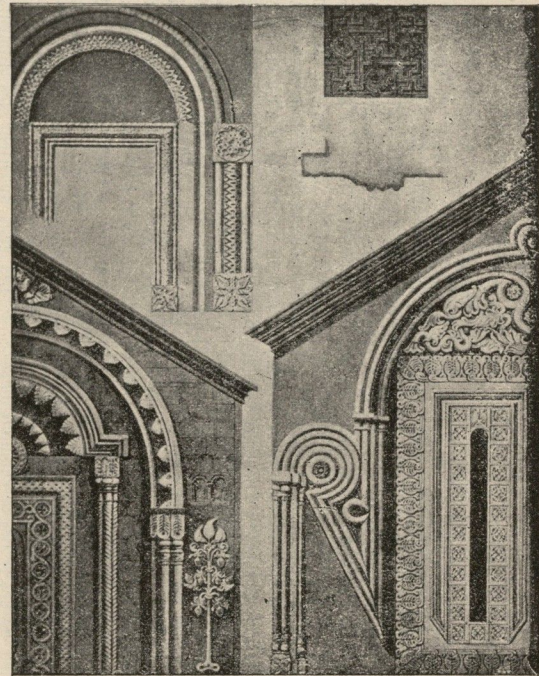
Le roi, se rangeant à leur avis, envoie des gens en deçà du Masis pour enlever des filles.

¹ Ararat

L'Architecture religieuse au Caucase

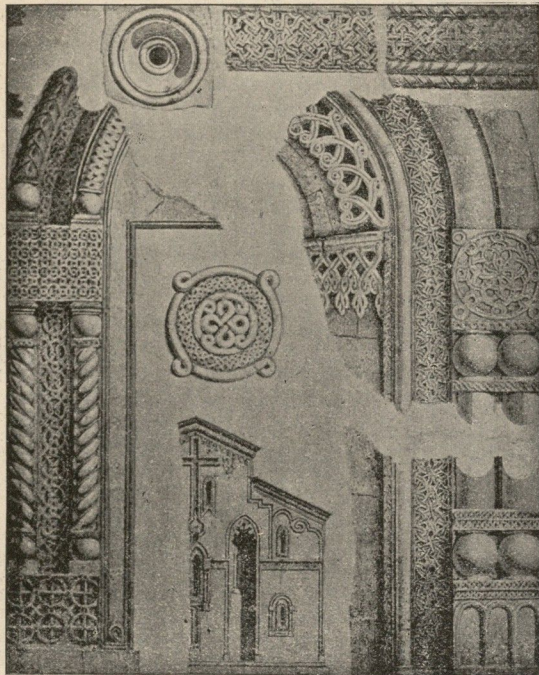


Détails des églises de Cabéni, Ananour, Samthavis

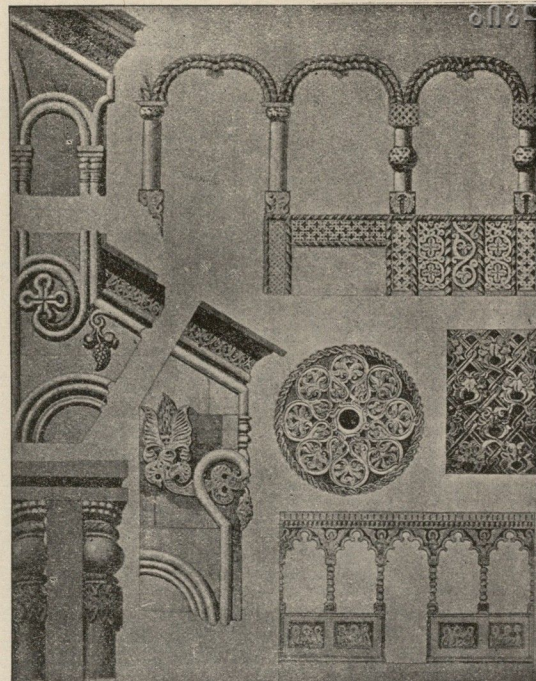


Détails des églises de Samthavro et Ananour

Dessins du prince GAGARINE



Détails des églises de Cabéni, Béthanie, Icortha



Détails des églises de Mtzkhet, Erthatzminda. Alaverdi

Dessins du prince GAGARINE



CONTE GÉORGIEN

LE CALIFE DE BAGDAD ET LE PAUVRE ARABE

Le Calife de Bagdad, étant un jour à la chasse, se laissa emporter par le galop de son cheval si loin qu'il perdit de vue l'escorte de seigneurs qui l'accompagnaient. Un vizir seul s'était maintenu auprès de lui. Affamés par une longue course à travers les monts et les vallées, ils avisèrent une tente noire, établie dans un endroit désert. Ils s'approchèrent et aperçurent un Arabe avec trois chèvres. Ils descendirent de cheval et voulurent manger. L'Arabe tua une chèvre, la fit griller et la leur servit. Le Calife ne mangea que la cervelle. L'Arabe demanda au vizir: „Pourquoi le Calife ne mange-t-il rien?“ — „C'est, répondit le vizir, qu'il n'aime que la cervelle!“ Ayant entendu cela, l'Arabe se leva et alla tuer les deux autres chèvres dont il servit les cervelles au Calife. Le vizir dit alors au Calife: „Que votre Majesté daigne considérer l'action de cet humble et pauvre Arabe! Je jure sur votre tête que, même parmi les riches et les généreux, personne n'en ferait autant. Il a sacrifié pour un de vos repas, et cela sans compter, sans réfléchir, tout son maigre avoir et son dernier morceau de pain!“ — Le roi dit à l'Arabe: „Viens me voir! Je veux te gratifier de mes royales largesses. Prends ce bâton qui t'ouvrira toutes les portes de mon palais!“ — Le Calife partit, et le jour suivant, l'Arabe muni du bâton eut en effet accès près du roi. Le roi était en prière. Comme il tournait le dos à la porte, il ne remarqua pas l'entrée du pauvre Arabe. Ce dernier demanda dans sa

naïve ignorance: „Que fait le Calife? Tantôt il se prosterne, tantôt il se relève! — Les serviteurs lui dirent: „Il prie!“ — L'Arabe, paraît-il, ignorait ce que c'est que la prière et n'avait jamais entendu prononcer le nom de Dieu, et il dit: „Mais qu'est-ce que le Calife peut demander dans sa prière?“ On lui répondit: „Il demande à Dieu de grandes richesses!“ — „Eh bien! dit l'Arabe, je m'en vais faire la même chose!“ — Le Calife n'avait remarqué ni son entrée ni sa sortie. L'Arabe regagne sa tente. „Toi, dit-il, à qui le Calife demande des richesses, donne m'en aussi, car je n'ai rien!“ — Quelques jours après, l'Arabe transporta sa tente dans un autre endroit. En creusant la terre, il découvrit un caveau tout plein d'or et d'argent. L'Arabe le referme, reprend le bâton du Calife, et se présente de nouveau chez ce dernier. „Pourquoi n'es-tu pas venu me trouver plus tôt?“ lui dit le Calife. L'Arabe répondit: „J'ai prié celui que vous avez prié, et il m'a donné toute une fosse remplie d'or et d'argent. Donnez-moi maintenant un scribe pour faire l'inventaire et faites transporter le trésor chez vous“.

Le Calife désigna un scribe pour l'inventaire, fit transporter le trésor dans son palais, sur des chameaux; et l'Arabe resta pauvre! Le vizir ne put alors s'empêcher de dire au Calife: Ce pauvre Arabe n'avait que trois chèvres et il les a tuées pour vous; vous avez promis de le récompenser, et votre promesse est restée promesse. Dieu le récompense, et vous lui prenez la récompense de Dieu!“

D'après le prince Saba Soukhani Orbéliani



Elisabethpol

Elisabethpol, la Gandja des Arméniens, est le chef-lieu du gouvernement du même nom, et se trouve à 170 verstes sud-est de Tiflis, sur le Gandja-tchaï, affluent de la Koura. Cette ville existait dès le XI-ème siècle, mais à une distance de quelques verstes de l'emplacement actuel; on en voit encore les ruines. C'est non loin de là, au sud-est, dans les montagnes qu'arrose le Terter avant de s'unir à la Koura, que se trouvait l'ancienne capitale du royaume d'Agvanie ou Albanie, Partar, dont l'emplacement est indiqué maintenant par le village de Barda ou Berdaïa; „cette ville fut détruite dans la moitié du X-ème siècle par des aventuriers russiques sauvages et bizarres qui vinrent du nord par la Caspienne“, disent les auteurs arabes. Le pays fut certainement plus peuplé jadis, à en juger par tous les vestiges d'habitations; une route fréquentée remontant à l'ouest la vallée du Terter vers le plateau du Goktchaï rattachait

par un collier de villes et de villages la Basse-Koura au bassin du Haut-Araxe. Les Mongols s'emparèrent de Gandja en 1235; puis elle tomba aux mains des Persans qui la conservèrent jusqu'en 1804, époque à laquelle elle fut prise par les Russes sous la conduite du général Tsitsianoff. C'est à partir de ce moment qu'on l'appela Elisabethpol, en l'honneur de l'impératrice Elisabeth, épouse d'Alexandre 1-er.

A part les quartiers nouvellement bâtis par les Russes, la ville a conservé sa vieille physionomie persane. Les rues sont larges, bordées d'arbres et de ruisseaux; la plupart des maisons en pisé, presque toutes sans fenêtres, se cachent dans des jardins plantés de mûriers, de grenadiers, de pêchers et de noyers escaladés de pampres et de grappes rougeâtres. De loin la ville a l'air d'un grand parc d'où émergent çà et là les minarets des mosquées; autrefois les vieilles murailles persanes com-



Place du maïdan à Elisabethpol—Dessin de Taylor

étaient le tableau; on les a démolies. Le bazar se compose d'un corridor de 400 mètres couvert de coupes en briques vernissées. Tout près du bazar, une mosquée construite par Schah-Abbas en 1620, passe pour un bon spécimen du style persan de l'époque; le porche est flanqué de deux minarets. La mosquée est ronde; les fenêtres garnies de vitres de toutes couleurs; la porte bariolée de rouge et de vert. Dans la cour quatre platanes gigantesques. Cette mosquée occupe l'un des côtés du maïdan, immense place carrée plantée aussi de platanes où est installé un bazar en plein vent. Les étroites boutiques des orfèvres et des armuriers se succèdent sur le côté gauche en partant de la mosquée. Les autres industries se sont emparées du côté droit, et de celui qui fait face au temple. Quoique ombragée par de beaux arbres, Elisabethpol est très insalubre, et les employés émigrent tous en été vers les montagnes boisées du sud, à Héliendorf, Hadji-Kent et sur les bords du pittoresque „lac bleu“ (Gok-göl). En outre, la ville se distingue tristement par une espèce de lèpre connue sous la dénomination locale de „god-

vik“ ou de „lèpre d'un an“, parce qu'elle dure environ une année sans céder à aucun remède. On croit que cette affection de la peau, laissant après elle des cicatrices, a quelque analogie avec le „bouton d'Alep“. Peut-être faudrait-il attribuer cette maladie spéciale aux vingt-deux cimetières qui avoisinent la ville, confinant aux jardins et mêlant leurs détritux aux eaux d'irrigation dérivées du Gandja-tchaï.

Les Tartares d'Elisabethpol, presque tous agriculteurs ou jardiniers, les colons souabes d'Héliendorf venus en 1816, et les „Lutteurs par l'Esprit“, qui peuplent plusieurs villages des environs, ont donné une grande réputation aux fruits et aux légumes de la contrée. Dans leurs champs, ils s'occupent surtout de la production du tabac et du coton: ils plantent des mûriers, élèvent le ver à soie, construisent des charrettes sur le modèle des véhicules importés de Souabe, et possèdent quelques filatures et fabriques d'étoffes. Les Arméniens, à peine inférieurs aux Tartares dans la population d'Elisabethpol, servent d'intermédiaires au commerce.

D'après Elisée Reclus et Orsolle



თბილისში
1877 წლის



О. РЕНАРЪ. МОСКВА

La mosquée d'Elisabethpol — Dessin de Taylor



Miliciens gouriels



La danse au Caucase

Les Montagnards du Caucase

RATCHIENS

La haute vallée du Rion, connue sous le nom de Ratcha, est plus vaste, plus populeuse que les deux vallées occidentales de la Tskhénis-tskhali et de l'Ingour, et, de plus, elle a servi de passage aux pâtres, aux marchands et même aux guerriers qui voulaient traverser obliquement le Caucase, des plaines de la Géorgie à celles du Terek. Aussi, les Ratchiens, qui sont de race et de langue géorgienne, comme presque tous les habitants de la province de Koutaïs, sont-ils plus civilisés que



leurs voisins les Svanes, et leurs rapports avec les étrangers sont-ils beaucoup plus fréquents. D'ailleurs ils sont aussi trop nombreux pour leur territoire, dont toute la partie haute est inutile pour la culture, et des milliers d'entre eux doivent émigrer dans les campagnes inférieures. Très laborieux, très économes, ils ne reviennent dans leur pays que munis d'un petit pécule. Presque tous les charpentiers et les scieurs de long que l'on rencontre en Iméréthie et en Mingrélie sont des Ratchiens.

D'après Elisée Reclus



საქართველოს
მუზეუმის

LA VERRERIE AU CAUCASE

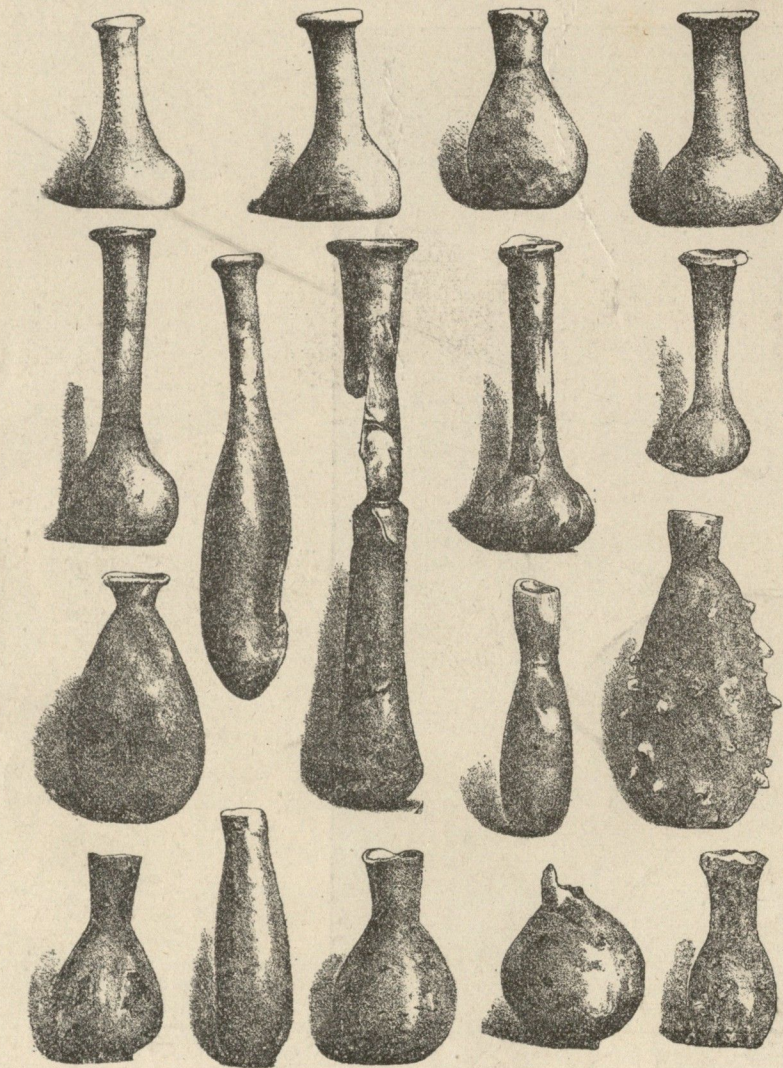
Le verre semble avoir été, d'assez bonne heure, connu au Caucase, puisqu'on trouve dans les tombes datant, croit-on, de l'époque transitoire du bronze au fer, des fioles lacrymatoires. Il n'est jamais, il est vrai, d'une teinte pure; il a une nuance jaune et verdâtre. On le teignait en mêlant quelques oxydes métalliques aux ingrédients ordinaires que les ouvriers trouvaient en abondance dans les sables de la Koura, de l'Aravva, de l'Akstafa et du Térék. Quelques-uns de ces petits vases sont disgracieux et lourds; d'autres sont fuselés et pointus, arrondis de la panse, étroits à la

gorge; la plupart sont plats à la base. Une série comprend des flacons à ventre garni de tubercules pointus ou de reliefs ondulés.

Le musée de Tiflis possède quelques jolis petits modèles, provenant de Samthavro et dont les anses délicatement soudées se détachent en vert clair sur un fond rouge violacé. Quant aux bracelets qui ont été recueillis, ce sont de simples et fragiles anneaux, unicolores, bleu foncé, tombant le plus souvent en lamelles et en poussière irisée.

Ce n'était pas seulement pour le mobilier funéraire que le verre était employé. On l'utilisait surtout à la contrefaçon des pierres fines. Coûteuses qu'elles étaient alors, elles n'étaient pas accessibles à tout le monde. Les verriers imitèrent le rubis, l'émeraude, le saphir, la coralline, le corail, la turquoise, la perle fine, etc. Les bijoutiers ensuite, avec de minces feuilles de tain coloré ou d'or, doublaient le fond d'un chaton, le cœur d'un médaillon, le disque d'une boucle d'oreille.

Les Caucasiens qui savaient émailler la pierre, car la moitié au moins des grains recueillis dans les tombes sont en calcaire, en schiste, ou en terre argileuse blanche très fine, revêtue d'une glaçure



Lacrymatoires en verre trouvés dans les tombeaux du Caucase
(Musée de Tiflis)

très diversement colorée et excessivement variée, ont surtout coulé et soufflé le verre pour composer les colliers de femmes. Ce sont mille menus objets ronds, carrés, ovales, rectangulaires, etc., etc., qui présentent les nuances et les grandeurs les plus diverses. Ils sont tantôt unis, tantôt ornés de lignes, de points, de cercles ou de dessins. Quatre petits cylindres vert marin, à trois masques féminins, dont deux jaunes et le troisième blanc, sont les seules figurines humaines qui aient été trouvées.

J. M.